

» un grand nom, dites - vous, & beaucoup de
 » gloire. Dites que j'ai beaucoup de vent qui
 » ne sert à rien. Ai je un grain de ce métal qui
 » procure toutes choses, &c. « ?

Ces sortes de faillies se pardonnent à un Poète ; les Poètes, de temps immémorial, sont en possession de se louer de leur génie, & de se plaindre de leur fortune : un livre grave exige d'autres bienféances. Il y a trop d'amour-propre d'Auteur à se faire dire, *vous écrivez si bien ! vous avez un grand nom & beaucoup de gloire ;* & trop peu de la fierté d'un honnête homme à dire, *ai-je de l'or ?* Quand on a pris le rôle de Philosophe, il faut le soutenir : on est fondé à vous répondre : Vous devez connoître les hommes & les choses, puisque c'est l'objet de vos études ; & quand vous avez pris le parti d'écrire, vous deviez savoir que ce n'étoit pas le chemin de la fortune. » Il ne dépend pas de nous (a dit Voltaire très-judicieusement) de n'être pas pauvre ; mais il dépend toujours de nous de faire respecter notre pauvreté «.

Je passe sous silence quelques phrases mal écrites, quelques tournures forcées, défauts moins essentiels que ceux dont je viens de parler, & je me hâte, pour terminer cet article, d'arriver à un Ecrivain qui n'a rien de commun avec aucun de ceux dont j'ai fait mention, si ce n'est d'avoir écrit sur la Mora'e : je veux dire St-Evremond.

Il eut, dans le dernier siècle, une réputation prodigieuse : il en a perdu beaucoup, & peut-être trop dans celui - ci ; & l'on peut assigner les raisons de cette extrême disproportion. D'abord, c'étoit véritablement un homme de beaucoup d'esprit, un écrivain agréable, délicat & ingénieux, du moins en prose (car il ne faut pas même parler de ses vers) ; c'étoit en même temps

un homme de cour, un homme de très-bonne compagnie. Sa naissance, ses places & ses agrémens l'avoient mis dans la société des plus grands Princes : il jouit des mêmes distinctions en Angleterre, & la disgrâce même qui le relégua chez l'étranger, & les correspondances qu'il conservoit en France, étoient de nature à donner un nouveau relief à sa célébrité. Il avoit joué un rôle dans la Fronde, guerre de plume aussi bien que d'intrigue, & ses satires contre le Cardinal Mazarin, ses plaisanteries sur le voyage du Duc de Longueville en Normandie, ses différens écrits polémiques qui ne manquoient ni de finesse ni de gaieté, & qui empruntoient un nouvel intérêt de celui des affaires publiques, le mirent à la mode, comme un des hommes qui possédoient le mieux la taillerie, l'une des armes alors le plus en usage. D'ailleurs, soit par insouciance, soit par une espèce de vanité, que l'on fait avoir été dans son caractère, & qu'il ne cache pas dans ses écrits, il n'imprimoit jamais rien, regardant comme au dessous d'un homme de condition le titre d'Auteur, en même temps qu'il désiroit la réputation du talent. Ses ouvrages, circulant d'abord dans les sociétés qui donnoient le ton aux autres, y acquéroient cette sorte de renommée la plus facile & la moins dangereuse, qui s'augmente par la curiosité d'avoir ce que tout le monde n'a pas, par l'indulgence que l'on a toujours pour les manuscrits, & par la disposition à juger ce qu'on appelle un homme du monde, d'autant plus favorablement qu'on lui suppose moins de prétentions, & qu'on exige moins de lui. De plus, rien de ce qu'il faisoit n'avoit la forme & l'importance d'un ouvrage ; c'étoient des morceaux détachés qui paroissoient de temps en temps, par l'efficace infidélité de quelque ami ; on se les arrachoit de toute part :

ce qu'ils avoient de mérite excitoit moins de jalousie, soit parce que l'Auteur étoit éloigné, soit parce que lui-même avoit l'air d'abandonner tout ce qu'il écrivoit à ceux qui voudroient s'en emparer. Les fautes n'étoient pas mises sur son compte ; on supposoit de la négligence dans les copistes. Nous avons vu depuis beaucoup d'exemples de cette existence mixte de bel-esprit & d'homme du monde ; & nous avons toujours vu que l'un de ces deux titres adouciroit extrêmement la sévérité que l'on a d'ordinaire pour l'autre.

Enfin, il est juste d'avouer que plusieurs de ces morceaux avoient de quoi plaire, malgré leurs défauts, & peuvent encore aujourd'hui être lus avec plaisir. Saint-Evremond sut éviter dans sa prose l'ensûre de Balzac, & l'affectation de Voiture. Il avoit réellement un caractère de style qui étoit à lui, & qui tenoit à celui de son esprit. Sa philosophie étoit douce & mesurée ; c'étoit un Epicurisme bien entendu ; sa raison n'avoit point l'austérité rebutante des Moralistes de Port-Royal ; son érudition étoit exempte du pédantisme dont les savans n'étoient pas encore entièrement défaits. Son goût pour le plaisir est celui des honnêtes gens ; il rejette tout excès. Son style, quoiqu'inégal, incorrect, & trop peu soigné, prouve généralement le talent d'écrire, celui de rendre sa pensée avec une facilité assez élégante : les expressions ne lui manquent point, & quelquefois elles sont heureuses ; il saisit sur plusieurs objets des rapprochemens d'idées fort justes, comme dans cet endroit. » Le plus dévot ne peut venir à bout
 » de croire toujours ; ni le plus impie de ne
 » croire jamais ». Et celui-ci : » La sagesse nous
 » a été donnée principalement pour ménager
 » nos plaisirs ». On trouve beaucoup de choses

bien pensées & bien dites dans les *Confidérations* sur les Romains, dans les *Dissertations* morales, historiques & politiques; & l'on conçoit que cette liberté de penser sur toutes sortes de matières, qui alors étoit rare, & sa manière d'écrire aisée & spirituelle, sa facilité à discourir de tout agréablement, quoiqu'il n'approfondît rien, ayant pu avoir assez d'attraits pour faire dire aux Libraires, qui ne jugent que sur la vogue & le débit : *Faites-nous du Saint-Evremond.*

Mais, lorsqu'après sa mort, & dans un temps où les personnes & les choses qui l'avoient fait valoir n'étoient plus, on rassembla, dans une volumineuse collection, tous ces fragmens épars, qui séparément avoient fait tant de fortunes; ce recueil qui montrait St-Evremond tout entier, le réduisit à sa juste valeur. Les grands modèles qui avoient paru en tout genre de Poésie, firent sentir le peu que valoit la sienne, qui même n'en mérite pas le nom. Ses prétendues Comédies, dénuées de toute apparence de comique, ses froides galanteries que ne soutenoit plus le nom de la fameuse Hortense Mazarin, ses Dialogues, ses Madrigaux, ses Epîtres, ses Sonnets, cette foule de vers de toute espèce, qui ne sont que de la prose rimée, tout ce fatras fut mis au rang des vieilleries du temps passé; & dans la prose même, le mélange du bon & du mauvais, inconvenient ordinaire des recueils, & sur-tout des recueils posthumes, rendit les lecteurs d'autant plus sévères, que les Editeurs l'avoient été moins. Saint-Evremond, que tous les critiques avoient respecté, & que Bayle avoit appelé un *Auteur incomparable*, tomba peu à peu dans la classe des écrivains médiocres. Il fut peu lu, & pourtant il mérite de l'être, du moins par ceux qui ne se font pas une peine de chercher &

de démêler quelques morceaux estimables parmi beaucoup d'autres qui ne sont d'aucune valeur.

Il me semble qu'il y a beaucoup de sens dans ce qu'il dit de la vieillesse. » Quand nous sommes
 » jeunes, l'opinion du monde nous gouverne,
 » & nous nous étudions plus à être bien avec les
 » autres qu'avec nous. Arrivés à la vieillesse,
 » nous trouvons moins précieux ce qui nous
 » est étranger. Rien ne nous occupe tant que
 » nous-mêmes, qui sommes sur le point de nous
 » manquer. Il en est de la vie comme de nos
 » autres biens; tout se dissipe, quand on pense
 » en avoir un grand fonds; l'économie ne de-
 » vient exacte, que pour ménager le peu qui
 » nous reste. C'est par-là qu'on voit faite aux
 » jeunes gens, comme une profusion de leur
 » être, quand ils croient avoir long-temps à le
 » posséder. Nous nous devenons plus chers, à
 » mesure que nous sommes plus près de nous
 » perdre. Autrefois mon imagination errante
 » & vagabonde se, portoit à toutes les choses
 » étrangères; aujourd'hui mon esprit se ramène
 » au corps, & s'y réunit davantage: à la vérité,
 » ce n'est point pour le plaisir d'une douce
 » liaison; c'est par la nécessité des secours &
 » de l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner
 » l'un à l'autre ».

St-Evremond me paroît avoir démêlé, avec assez de justesse, cette vérité d'observation, que les jeunes gens, quoique naturellement portés aux voluptés de leur âge, sont pourtant très-vifs & très-empressés pour les jouissances de l'esprit, & en font grand cas; que les vieillards, au contraire, se refroidissent sur les choses d'esprit, & sont principalement occupés de tout ce qui tient aux facultés corporelles; & la raison en est simple; c'est que les uns courent après

ce qu'ils veulent acquérir , & que les autres s'attachent à ce qu'ils craignent de perdre.

Il y a , dans ce morceau de St-Evremond , quelque chose de la vérité de Montagne , quoique son imagination n'y soit pas ; mais on croit retrouver l'une & l'autre dans celui-ci , où l'on reconnoît le vieux soupirant de la belle Hortense.

« Vous vous étonnez mal-à-propos que les vieilles
 » gens aiment encore ; car leur ridicule n'est pas
 » à se laisser toucher ; c'est à prétendre imbécillement de pouvoir plaire. Pour moi , j'aime
 » le commerce des belles personnes autant que
 » jamais ; mais je les trouve aimables , sans
 » dessein de m'en faire aimer ; je ne compte
 » que sur mes sentimens , & cherche moins avec
 » elles la tendresse de leur cœur , que celle de
 » mien Le plus grand
 » plaisir qui reste aux vieillards , c'est de vivre ,
 » & rien ne les assure si bien de leur vie
 » que leur amour. *Je pense : donc je suis* , sur
 » quoi roule la philosophie de Descartes , est
 » une conclusion pour eux bien froide & bien
 » languissante. *J'aime : donc je suis* , est une
 » conséquence toute vive , toute animée , par où
 » l'on rappelle les desirs de la jeunesse , jusqu'à
 » s'imaginer quelquefois être jeune encore. Vous
 » me direz que c'est une double erreur de ne
 » croire pas être ce qu'on est , & de s'imaginer
 » être ce qu'on n'est pas. Mais quelles vérités
 » peuvent être si avantageuses que ces bonnes
 » erreurs qui nous ôtent le sentiment des maux
 » que nous avons , & nous rendent celui des
 » biens que nous n'avons pas » ?

Les Anacréon , les S. Aulaire n'ont rien dit de plus spirituel & de plus aimable pour justifier le culte de la beauté , pratiqué jusqu'au dernier moment. Cette morale ne sauroit dé-

plaire à un sexe flatté de faire sentir son pouvoir à tous les âges, & sur-tout quand cela ne l'engage à rien.

L'on voit que St-Evremond l'avoit assez bien connu, ne fût-ce que par ce passage sur la manière de converser avec les femmes. » Le premier mérite auprès des Dames, c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confiance de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne vous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges ; car, au défaut des amans à qui tout cède, celui-là plaît le mieux, qui donne aux femmes les moyens de plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes ; leur ame est ennemie de cette langueur ; ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ; car enfin il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être «.

Il est clair que St-Evremond étoit un homme de fort bonne compagnie. Il ne s'exprime pas moins judicieusement sur la dévotion dans le déclin de l'âge. Elle étoit alors fort en usage » La pénitence ordinaire des femmes, à ce que j'ai pu observer, est moins un repentir de leurs péchés, qu'un regret de leurs plaisirs ; en quoi elles sont trompées elles-mêmes, pleurant amoureuxment ce qu'elles n'ont plus, quand elles croient pleurer saintement ce qu'elles ont fait.... Quand elles étoient jeunes, elles sacrifioient des amans ; n'en ayant plus, elles se sacrifient elles-mêmes. La nouvelle convertie fait un sacrifice à Dieu de l'ancienne voluptueuse.... Quelquefois elles veulent s'élever

« lever au Ciel de bonne foi , & leur foiblesse
 « les fait reposer en chemin avec les directeurs
 « qui les conduisent. La dévotion a quelque
 « chose de tendre pour Dieu, qui peut retourner
 « aisément à quelque chose d'amoureux pour les
 « hommes ».

Je ne citerai rien de plus sur ce chapitre des dévotes, qui devient un peu satirique. Ce qu'il y a de mieux, c'est le titre : (La dévotion est le dernier de nos amours). On en feroit une maxime digne de L. R. F. Mais j'observerai encore ici l'avantage de la Poésie sur la Prose. Tout ce que St-Evremond vient de dire très-joliment, est renfermé en deux vers de Voltaire, qui le disent mieux, & que tout le monde a retenus :

Car de l'amour à la dévotion

Il n'est qu'un pas : l'un & l'autre est foiblesse.

J'ajouterai, puisque l'occasion s'en présente, que ce même Voltaire, qui a tiré parti de tout, s'empare quelquefois des idées de St-Evremond, jusqu'à mettre la prose en vers, témoin cet endroit :

« César profita des travaux de tous les Romains :
 « les Scipion, les Emiles, Marcellus, Marius,
 « Sylla & Pompée, ses propres ennemis, avoient
 « combattu pour lui : tout ce qui s'étoit fait en
 « six cents années, fut le fruit d'une heure de
 « combat ».

Et dans la Mort de César :

Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
 Ces dépouilles des Rois, ce sceptre de la terre,
 Six cents ans de vertus, de travaux & de guerre,
 César jouit de tout, & dévore le fruit
 Que six siècles de gloire à peine avoient produit.

Il y auroit beaucoup à observer dans ce que St-Evremond a écrit sur l'Histoire. Quoique le jugement ne manque point chez lui, en général il n'est ni assez sûr, ni assez étendu, & nous verrons ailleurs qu'il en est de même de sa critique en Littérature. Il n'a guère, sur tous les sujets qu'il traite, qu'un premier aperçu, quelquefois assez vivement saisi par un goût naturel, mais qui s'arrête ou s'égare là où il faudroit que la réflexion vint diriger ou étendre ses vues. Quant à sa diction, quoique peu soutenue, quelquefois elle n'est pas au dessous de la matière. Il dit, en parlant d'Alexandre : » Il n'étoit » proprement dans son naturel que dans les choses » extraordinaires : s'il falloit courir, il vouloit » que ce fût contre des Rois ; s'il aimoit la » chasse, c'étoit celle des lions ; il avoit peine » à faire un présent qui ne fût digne de lui ; » jamais si résolu, jamais si gai que dans l'abat- » tement des troupes ; jamais si constant, si » assuré que dans leur désespoir ; en un mot, il » commençoit à se posséder pleinement, où les » hommes ordinaires, soit par crainte, soit par » quelque autre foiblesse, ont accoutumé de ne » se posséder plus «.

Ce qu'on appelle les Œuvres de St-Evremond, est, en grande partie, composé de lettres. Il étoit alors à la mode de les écrire comme des ouvrages, & c'étoit le plus souvent un moyen pour qu'elles ne fussent bonnes ni comme ouvrages, ni comme lettres. Les siennes sont, pour la plupart, très-médiocres. On y a joint jusqu'aux billets les plus insignifiants, tant on étoit avide de tout ce qui sortoit de la plume. Mais heureusement il s'y rencontre aussi quelques lettres de la célèbre Ninon de Lenclos : celles-là n'étoient pas écrites pour le

publié, on le voit bien; & on les lit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle y montre, avec la même franchise, & son caractère & son esprit; & que tous deux la font aimer. C'est pour elle que St-Evremond fit ces quatre vers; à peu près les seuls qu'on ait retenus de lui:

L'indulgent & sage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

On peut cependant y joindre ceux-ci, qu'il adressa à cette même Ninon:

Je vis éloigné de la France,
Sans besoin & sans abondance,
Content d'un vulgaire desin.
J'aime la vertu sans rudesse;
J'aime le plaisir sans mollesse;
J'aime la vie & n'en crains pas la fin.

Les Mémoires, qu'il publia sous le nom de la Duchesse de Mazarin, dans le procès qu'elle soutint si long-temps contre son bizarre mari, valent beaucoup mieux que toutes ses fadeurs qu'il lui débitoit en vers & en prose; ils sont d'un style piquant, d'une tournure adroite; le fond en est curieux, & il est assez singulier que St-Evremond, qui se piquoit tant de galanterie, écrivit mieux comme Avocat, que comme galant. Il seroit superflu de s'étendre sur les autres bagatelles de ce recueil. Elles prouvent à tout moment l'extrême inégalité de son goût. Cependant les Pièces réunies à ses Œuvres, comme lui ayant été attribuées, prouvent aussi son mérite; & quand un Abbé Pic & un la

Valerie veulent faire du *St Evremond*, ils sont encore fort loin de lui. Mais il n'en est pas de même de la *Conversation* si connue du *Père Canaye* & du *Maréchal d'Hoquincourt*. Ce morceau, qui est de *Chaleral*, est un chef d'œuvre de finesse, de gaieté, & de bonne plaisanterie, & je ne serois pas surpris qu'on aimât mieux l'avoir fait que tous les ouvrages de *St-Evremond*.

Explication de la Charade, de l'Enigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Chercher*; celui de l'Enigme est *Confessionnal*; celui du Logogriphe est *Plaisir*, où l'on trouve *Paris, Air, Ris, Lia, Pair, Ris, Lapis*.

CHARADE.

VOYELLE, note, un péché qui nous damne,
(*Par M. Juhel, à Loches.*)

ÉNIGME.

L'HOMME actif s'y tient peu; le paresseux s'y plaît.
(*Par le même.*)

LOGOGRIPE.

PAR cinq pieds l'on se quitte, & par quatre on m'adore.
(*Par le même.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ESSAI sur la Régénération des Juifs, par M. GRÉGOIRE. A Paris, chez Belin, Libraire, rue St-Jacques.

EST-IL des moyens de rendre les Juifs plus utiles & plus heureux en France ? par M. THIERRI. A Paris, chez Knapen, Lib-Impr., au bas du Pont Saint-Michel.

Ces deux Discours ont partagé le Prix, au jugement de la Société Royale de Metz.

SI l'on veut mesurer l'écart de nos progrès dans l'ordre civil, il suffit de comparer les Etats de 1615 aux Etats de 1789. Dans les uns, il y fut demandé l'expulsion des Juifs ; dans ceux-ci, on demande leur rappel ; & si on pouvoit le parallèle plus loin, les dissemblances entre les deux époques seroient trop marquantes : nous ne nous sommes point proposé de les faire

B 3

sentir d'une manière particulière. Le tableau des Juifs fournit assez de détails pour nous arrêter entièrement à un seul point. Trois Brochures, qui toutes agitent la question de la possibilité de la régénération des Juifs, sont la matière de cette analyse; l'une, qui n'est qu'une Traduction que M. de Mirabeau a faite d'une autre Traduction de l'Ouvrage sur les Juifs de M. Dohm, sert de base aux deux Dissertations ou Discours, dont l'un est de M. Thiéri, Avocat au Parlement de Nanci; & l'autre de M. Grégoire, Curé d'Embermesnil, Diocèse de Metz. L'Ouvrage de M. Thiéri est plus chaud, plus éloquent, plus précis que celui de M. Grégoire, à qui on reprochera certainement souvent du mauvais goût, & des expressions triviales. M. Thiéri dit en moins d'espace tout ce que M. Grégoire dit avec trop de prolixité, & l'un & l'autre ne disent pas mieux ni plus que M. Dohm, qui leur a fourni un texte profond, énergique, plein de vûes morales & politiques qu'ils ont analysé à leur manière. M. Grégoire est cependant riche d'érudition: il a multiplié les annotations, & il semble avoir épuisé toutes les autorités. Il annonce sur-tout une ame honnête, tourmentée du désir de laver les Hébreux des affronts qui les ont si souvent humiliés; & d'en faire des Citoyens utiles, si le Gouvernement veut s'y prêter. M. Thiéri a les

mêmes motifs, les mêmes vûes ; mais il entre dans moins de détails. Il est l'Orateur des Juifs ; M. Grégoire en est l'Avocat ; l'un les annonce, l'autre les recommande. On sent, en lisant le dernier, qu'il ne sera content qu'alors qu'il aura remporté non un Prix d'Eloquence, mais celui qui couronne les bienfaits.

Jetons, avant d'en dire davantage sur le fonds des trois Discours, un coup-d'œil sur la situation de cette Nation pendant si long-temps réprouvée ; autant de fois chassée que rappelée ; honorée de la confiance des Souverains, & en même temps méprisée ; toujours sous la sauve-garde momentanée des Rois, des grands Vassaux, des simples Fendataires, & du Peuple. Riches & pauvres, dignes d'estime dans leur vie privée, odieux par leurs usures & leur avarice ; religieux observateurs des devoirs de la morale la plus pure, & sans relâche occupés à tromper le Peuple qui leur donne un asile ; avertis par le malheur & toujours incorrigibles ; constamment ignorans au milieu des Nations éclairées ; superstitieux même dans la Cour de Frédéric II ; insolens & vils dans les contrées où le Despote fait trembler les Sujets : tels sont les Juifs. Que d'opprobres n'ont-ils point endurés ! Dans le quinzième Canon du premier Concile de Mâcon, on voit l'excommunication lancée contre les Chrétiens qui

mangent avec les Juifs ; un Juif frappe-t-il un Chrétien ? il a aussi-tôt la main coupée, s'il n'est pas assez riche pour la racheter. Tous leurs biens appartiennent immédiatement au Roi. Le second Concile d'Orléans, de l'an 535, défend aux Chrétiens d'épouser des Juives, sous peine d'excommunication tant qu'ils demeureront ensemble. Dans tous les temps, ils furent obligés de porter un signal. Ici une couleur, là une corne, *fanum in cornu*. Tantôt Serfs domaniaux, tantôt appartenans aux Seigneurs, aux villes, souvent achetant le droit ou la liberté de loger & de résider. Exclus de la plupart des villes, incapables de négocier dans d'autres, nulle profession mécanique ne leur étoit permise. La Médecine, l'agiotage & les finances sont les seuls moyens qu'on leur ait laissés pour s'enrichir & pour prouver qu'ils étoient capables de s'adonner à l'étude. Le Juif Gaba, qui fut l'inventeur de la Gabelle, ne contribua pas à faire aimer la Nation, autant que les Médecins Juifs, qui ont repoussé le mépris dont on s'obstinoit à les couvrir ; car on les a presque toujours cru moralement & physiquement autrement constitués que les autres Peuples. François Pithon n'a pas rougi de dire « que les Juifs » ont tous le nez aquilin, les yeux enfoncés, & les dents pourries ». Ces préjugés ont réagi avec opiniâtreté sur les efforts des Philosophes ; & même en 1777, on

vit éclore en Alsace un Factum qui ressaisoit toutes les fables méprisantes qu'on a imaginées contre eux ; on y rappeloit l'Edit très-peu philosophique de Louis XIII, en 1615, qui les bannissoit, & défendoit à ses Sujets de les recevoir, de les assister, & de converser avec eux, sous peine de la vie. Ce Factum reprochoit aux Imprimeurs de prêter leurs presses à la justification des Juifs. On va voir maintenant combien nous avons changé de langage.

Est-il des moyens de rendre les Juifs plus heureux & plus utiles en France ? Telle est la question proposée par la Société Royale de Metz, en 1788.

MM. Thiéri & Grégoire ont résolu cette question avec un succès complet. Tous les deux ont défendu avec sensibilité la cause d'un Peuple opprimé, & qui ne méritoit pas de l'être. Ils montrent les Hébreux donnant aux Sages de l'Antiquité des Loix & des vertus ; regardés par les Grecs comme des Barbares, parce qu'ils avoient conservé leur caractère ; & tel fut en effet le principe des malheurs qui depuis les ont poursuivis sans cesse. Cette remarque, qui ne pouvoit échapper à des Ecrivains Philosophes, mérite la plus grande attention des Lecteurs, & explique ces réprobations continuelles que les Juifs ont supportées dans tous les temps & dans tous les pays. Attaqués par les Romains, ense-

velis sous les ruines de leurs Temples, ils
 renaisent : Hérode les ranime ; ils chan-
 gent alors de mœurs ; ils se livrent aux
 Arts, au Commerce ; ils se corrompent.
 Réfugiés en Espagne, en Portugal, ils y
 trouvent la misère & des affronts. Ferdi-
 nand le Catholique les chasse, & l'Inqui-
 siteur cherche parmi eux une prise renait-
 sante. En Italie on les opprime ; en Tur-
 quie on les avilit ; en Angleterre on les
 persécute ; l'Allemagne les courbe sous la
 verge féodale ; la France les rend jouets,
 tantôt d'une politique mal-adroite, tantôt
 de l'avare cupidité des Souverains. » Sans
 » appui, sans propriété que leur or, for-
 » cés d'étouffer toutes les passions (dit M.
 » Thierr) qui exercent les autres hom-
 » mes, qui élèvent l'ame, enflamment le
 » génie, occupent l'activité ; mais qui,
 » sans objet pour eux, ne feroient que les
 » tourmenter & les déchirer, ils n'ont
 » d'autre but que de s'enrichir. La patience
 » qu'ils opposent à nos outrages semble
 » nous les faire croire plus méprisables.
 » Ils ne doivent leur timidité qu'à la crainte
 » des persécutions, leur superstition qu'à
 » leurs malheurs. Leur Loi paroît avoir eu
 » pour but d'isoler ce Peuple sur la sur-
 » face de la Terre, de le détacher de tous
 » les autres, d'en faire une Nation sépa-
 » rée, qui n'eût besoin d'aucun exemple
 » pour se diriger, pour subsister d'aucun
 » secours étranger, & qui ne fût pas dans

le cas, en demandant à ses voisins des Institutions & des Loix, d'adopter leurs vices & leurs erreurs". M. Thierrî parcourt ensuite les pays, où plus estimés, les Juifs, en conservant par-tout ce caractère distinct imprimé par la Loi, sont plus estimables. L'Angleterre les accueille, dit-il, & on ne s'en plaint pas; la Hollande les compte parmi ses plus riches Négocians; en Pologne ils sont heureux, & ne peuvent manquer de l'être dans un pays où ils peuvent tout acheter avec de l'or; en Allemagne, en Prusse, ils ne diffèrent des autres Citoyens que par l'incapacité de parvenir aux charges publiques. Ils y sont savans & considérés. En France même ils ont plus d'élevation, en raison du plus de liberté qu'on leur laisse. Gênes à Metz, ils sont timides, ignorans; libres à Nanci, ils paroissent ce qu'ils peuvent être. Les moyens que l'Auteur propose pour les rendre utiles, se résument en peu de mors; c'est de leur accorder la même liberté dont jouissent les François, à la *dominance* du culte près. "La place de la vertu, a dit Montesquieu, n'est qu'auprès de la Liberté".

Écoutez le célèbre Juif Moses Mendelssohn, qui réunit une érudition si vaste à une philosophie si sage; il écrit à son ami (M. la Vater). Il afflige le Lecteur sensible en peignant l'état précaire de sa Nation: "Ne suis-je pas Membre, dit-il, d'un

» Peuple opprimé, qui n'a d'autre protec-
 » tion que celle que la Nation régnante
 » veut bien accorder à ses prières, qui ne
 » l'obtient pas par tout, & jamais sans res-
 » triction? Ceux de ma Communion se
 » privent volontiers des libertés qu'obtien-
 » nent les autres hommes; ils se conten-
 » tent de n'être que soufferts & protégés.
 » Si quelque Nation les reçoit à des con-
 » ditions supportables, ils doivent l'en re-
 » mercier comme d'un grand bienfait, puis-
 » que dans quelques Etats on leur refuse
 » jusqu'à ce séjour. Les Loix de votre Pa-
 » trie ne permettent pas même à votre ami
 » de vous aller voir à Zurich ».

Veut-on entendre le savant Dohm? Le
 caractère & l'esprit des Juifs n'ont-ils pas
 trop justifié, dit-il, la dureté dont on use
 envers eux? Peuvent-ils s'accoutumer à re-
 garder ceux d'une autre Religion, comme
 des Membres d'une même Communauté
 civile? N'ont-ils pas mérité, chez toutes
 les Nations, le reproche de mauvaise foi?
 Toute supercherie, toute fraude n'est-
 elle pas une invention Juive? Dans les
 contrées où trop de tolérance est accordée
 aux Juifs, ne se sont-ils pas emparés pres-
 que entièrement des branches de trafic,
 dont ils ne sont pas exclus?

RaISONNER ainsi, c'est évidemment prendre
 l'effet pour la cause, & s'efforcer de justi-
 fier une politique oppressive, par le mal
 même qu'elle a produit. Nous admettrions

comme démontrés les reproches dont on charge la Nation Juive, que l'état d'oppression où elle vit les expliqueroit tous, ou plutôt motiveroit une corruption beaucoup plus grande. Tous les moyens honnêtes de subsistance sont interdits au Juif; comment ne descendroit-il pas à la mauvaise foi & à la fraude? Les Loix lui accordent à peine l'existence, comment se croiroit-il lié par elles? Quelle obéissance volontaire peut-il rendre, quel attachement peut le lier à l'Etat qui le maltraite? Quoi de plus simple que sa haine pour les Nations qui l'écrasent? Qui a droit d'exiger de lui des vertus, quand on ne l'en croit pas susceptible? Pourquoi s'étonner qu'il occupe trop de place, lorsqu'on ne lui en laisse aucune? Pourquoi lui reprocher les fautes qu'on le force à commettre? Toute race d'hommes placée dans des circonstances pareilles se seroit conduite de même. Nous avons eu le pouvoir en main, nous l'avons toujours eu; c'étoit donc, & c'est encore à nous à guérir le sujet de ses préjugés, qui sont notre ouvrage, en nous dépouillant des nôtres.

Voulez vous, continue M. Dohm, que les Juifs deviennent des hommes meilleurs & des Citoyens utiles?

Bannissez de la Société toute distinction avilissante pour eux; ouvrez-leur toutes les voies de subsistance & d'acquisitions. Ne leur interdisez l'Agriculture, les

Métiers, les Arts mécaniques, encouragez-les à s'y adonner. Veillez à ce que, sans négliger la Doctrine sacrée de leurs pères, les Juifs apprennent à connoître mieux la Nature & son Auteur, la morale & la raison, les principes de l'ordre, les intérêts du genre humain, la grande Société, dont ils font partie; mettez les Ecoles Juives sur le pied des Ecoles Chrétiennes, dans tout ce qui ne tient pas à la Religion; que cette Nation ait, comme toute autre, le plus libre exercice de son Culte; qu'elle établisse, à ses frais, autant de Synagogues & de Rabbins qu'elle le voudra; que le droit d'exclusion ne soit accordé à l'Eglise Juive comme à toute autre, que pour la Société religieuse.... Qu'en un mot ils soient nés & maintenus en possession de tous les droits de citoyens, & bientôt cette Constitution équitable les rangera au nombre des membres les plus utiles de l'Etat; elle remédiera tout à la fois aux maux multipliés qu'on leur a faits, & aux fautes dont on les a obligés de se rendre coupables.

M. l'Abbé Grégoire consacre les premiers Chapitres de son Livre à tracer un précis de l'Histoire des Juifs; & sans qu'on soit trop fondé à l'accuser de partialité, il justifie le Clergé du crime de complicité dans les persécutions auxquelles les Juifs ont été en butte. On ne peut au surplus révoquer en doute les faits qu'il rapporte à l'appui de la tolérance du Clergé. Il ne laisse échapper